

1

AU PIED DU MUR

par Carl Havelange

1.1. Les années de crise

Tout aurait dû bien se passer. Les séances officielles célébrant, en 1967, le cent cinquantième anniversaire de l'Université retentissaient d'un accent d'enthousiasme et d'optimisme que rien, dans les années à venir, ne semblait devoir démentir. Les travaux du Sart Tilman avançaient à grands pas: les premières implantations étaient imminentes. En une dizaine d'années, le transfert aurait dû être achevé, offrant à la communauté scientifique un outil d'enseignement et de recherche des plus performants, tout entier voué au développement de la créativité universitaire. Le nouveau site universitaire, disaient certains, était trop éloigné du centre de la ville. Qu'à cela ne tienne, répondaient d'autres: un métro aérien ferait circuler, entre le cœur urbain et le poumon du Sart Tilman, le sang vif de la pensée et de l'innovation scientifique. A l'apogée des trente glorieuses, rien ne paraissait hors d'atteinte.

Certes, ici et là, quelques interrogations, – la « démocratisation » des études universitaires, l'esquisse de l'autonomie de l'institution, – mais d'inquiétude de fond, non! Pas encore, du moins; ou si peu. Vingt-cinq ans plus tard, dans les affres d'une longue crise financière et institutionnelle, on aurait tendance à s'en prendre à l'irréalisme de ceux qui nous précédèrent: les augures rétrospectifs ont toujours beau jeu. Qui, cependant, en 1960, aurait pu prévoir les bouleversements des années soixante-dix et quatre-vingt? Qui aurait pu crier casse-cou, alors que les programmes de développement de l'Université, encouragés, soutenus par l'Etat, n'étaient qu'un élément, parmi bien d'autres, d'un processus d'expansion qui entraînait la société tout entière dans une marche en avant formidable? Seuls quelques esprits, qualifiés de chagrins, se seraient alors interrogés sur l'étymologie latine de l'adjectif formidable: vient de *formidare*, « qui inspire la crainte »...

1969, 1970, 1971 : de l'onde de choc, à Liège, des événements de mai '68, de la restructuration de l'organigramme de l'Université à la loi de financement de 1971, l'*alma mater* vit, pour le meilleur et pour le pire, les premières vraies difficultés qui succèdent à l'euphorie des années soixante. 3 octobre 1970, séance solennelle d'ouverture des cours dans l'enceinte de la salle académique : « une université qui se meurt, au sein d'une société qui pourrit », s'exclame, devant un public que l'on devine médusé, le représentant des étudiants, « une université qui se meurt (...) dans une société où l'on socialise les pertes pour mieux capitaliser les profits, dans un monde où la matraque et la publicité s'entendent pour assassiner l'homme, au nom de l'efficacité ... »

Autre temps, autres mots ! Mais à ces juvéniles certitudes répond, — il est vrai dans un tout autre registre d'expression et de préoccupations, — l'inquiétude de l'ensemble de la communauté universitaire. Parmi les projets de réforme budgétaire des institutions universitaires qui sont alors discutés, le scénario le plus alarmant l'emporte finalement : la loi du 27 juillet 1971 établit le principe de l'égalité entre universités libres et universités de l'Etat, sur base d'un système de financement calculé d'après le nombre d'étudiants subsidiés. Cette question est développée ailleurs. Mais il importe, dès maintenant, de comprendre son importance pour le devenir de la recherche universitaire. D'une manière générale, tout d'abord, malgré le célèbre article 35 qui prévoit une période de transition, la loi de financement impose de sévères restrictions à l'Université de Liège et ouvre ainsi une longue période de récession économique. D'autre part, alors que, dans son essence, le projet universitaire suppose un équilibre harmonieux entre activités de recherche et activités d'enseignement, la loi de 1971 ne tient compte, pour l'établissement du budget, que de la réalité de l'enseignement : les moyens mis à la disposition de l'Université et de chacun de ses services, sont exclusivement fonction du nombre d'étudiants. Il semble évident, pourtant, que les besoins financiers de la recherche ne sont pas nécessairement proportionnels à l'importance de la population étudiante. Il semble évident, également, qu'un tel principe, du moins lorsqu'il sert de critère unique de financement, risque d'introduire un certain nombre d'effets pervers qui ne servent ni la qualité de l'enseignement, ni celle de la recherche.

Inquiétude: en signe de protestation, le Conseil d'administration de l'Université décide de supprimer les cérémonies qui devaient marquer l'ouverture de l'année académique 1970-1971. «Par cette décision, – précise une circulaire largement diffusée, – les membres du Conseil d'administration désirent attirer l'attention de l'opinion publique sur la situation très grave dans laquelle se trouve l'Université de Liège du fait du vote récent par le Parlement de la loi sur le financement des institutions universitaires.» L'année suivante, le recteur Welsch inaugure son mandat par un discours alarmant dans lequel il met en évidence les effets véritablement «catastrophiques», dit-il, de la nouvelle loi, en ce qui concerne la subsidiation de la recherche à l'université, le fonctionnement et l'équipement des services.

Le pire, pourtant, était encore à venir. La recherche universitaire, en effet, déjà potentiellement fragilisée par la loi de financement, allait subir de plein fouet, à partir des années 1974-1975, les effets en cascade de la crise économique. Au fil des années et de l'approfondissement de la récession économique, lui seront demandés des sacrifices toujours plus lourds à consentir. Réductions de personnel, avancement de l'âge de la retraite, diminution des crédits, non remplacement de certaines chaires: tels sont les maîtres-mots d'une époque au cours de laquelle on eut souvent l'impression d'assister à l'étouffement de l'Université et de son potentiel intellectuel. En 1989, le recteur Bodson, dans un discours intitulé «Tous au pied du mur», rappelait l'ampleur des efforts consentis au cours des années 1983-1989, c'est-à-dire durant la période d'application du célèbre «plan septennal» qui permit à l'Université de réaliser l'équilibre budgétaire, mais au prix d'une réduction globale de plus d'un quart de ses dépenses annuelles! Aujourd'hui, l'Université, depuis peu communautarisée, poursuit son effort difficile d'adaptation à une situation nouvelle.

Le tableau peut paraître sombre. Il correspond cependant à la réalité à laquelle fut confrontée l'Université au cours des vingt dernières années. Il permet également de comprendre l'acuité très particulière des difficultés rencontrées dans le domaine de la recherche. L'Université, heureusement, malgré l'ampleur de ces difficultés, n'a jamais voulu renoncer à ce qu'elle a de plus essentiel, c'est-à-dire à l'indispensable association des activités de recherche et d'enseignement.

Au plein cœur de la crise, en 1978, le recteur Betz le rappelait avec vigueur : négliger la recherche, ce serait dénaturer l'ensemble du projet universitaire. « Pour transmettre un savoir qui correspond aux objectifs d'un enseignement supérieur bien conçu, disait-il, l'enseignant universitaire doit avoir une formation solide de chercheur, sinon il ne fera que rassembler des données scientifiques à l'acquisition desquelles il n'a jamais participé (...). L'essentiel de sa mission est de faire percevoir à ses élèves la démarche intellectuelle qui conduit à l'élaboration d'une science, démarche qui lui est familière pour l'avoir suivie lui-même. De fait, l'homme de science est habitué à se poser continuellement des questions, à ne pas en trouver toutes les réponses et à s'informer. Il est entraîné dans une véritable aventure intellectuelle à laquelle il peut faire participer l'étudiant ».

1.2. Le métier de chercheur : unité et diversité

Enseignement, recherche, service à la communauté. C'est dans la rencontre de ces trois objectifs que l'Université trouve vraiment à exister. Sacrifier l'un pour l'autre, – fût-ce au bénéfice de l'équilibre budgétaire, – ce serait renoncer à l'Université elle-même. Il est essentiel d'y insister et de comprendre combien, en dépit de certaines images d'Epinal, la recherche, qu'elle soit fondamentale ou appliquée, n'est pas une activité cloisonnée, imperméable aux autres aspects de la vie universitaire et qui serait dès lors identifiable par le simple inventaire des laboratoires et des centres de recherche, instances parallèles entées, ici et là, sur l'organigramme de l'université. La recherche, au contraire, intervient, d'une manière ou d'une autre, à tous les niveaux de la vie universitaire. Et c'est bien là la spécificité de l'idéal universitaire : enseigner, bien sûr, et rendre service à la communauté urbaine ou régionale dans laquelle s'inscrit l'Université ; mais la qualité de cet enseignement, la nature de ce service, n'a de vraie signification que dans la mesure du contact que les membres de la communauté universitaire entretiennent avec la recherche. Il n'est pas de vrai professeur qui ne féconde son enseignement à ce contact ; il n'est pas de bonne leçon qui ne transmette, de l'orateur à l'auditeur, cet enthousiasme pour une démarche intellectuelle en laquelle se conjuguent

rigueur d'analyse et liberté de pensée, ces deux éléments qui font le sel des activités de recherche.

La recherche, bien sûr, intervient dès les premiers pas à l'Université. Les étudiants, dans chacune des facultés, dans chacun des départements et des sections, fréquentent des cours d'exercices, des « séminaires », des « labo », des cours de « critique », de « méthode » et « d'analyse », participent à des stages qui ont pour double vocation la maîtrise des outils de leur discipline et l'apprentissage de la recherche. Au terme du deuxième cycle, ils rédigent pour la plupart un travail de fin d'études, « mémoire de licence » qui témoigne de leur aptitude à conduire une recherche, même modeste, à poser les questions, à construire les hypothèses qui permettent d'explorer la réalité humaine ou naturelle dont ils ont à traiter. A cette occasion, ils sont souvent associés aux recherches que mènent leurs aînés et participent ainsi pleinement à la vie universitaire. S'ils désirent ensuite poursuivre leurs études, c'est dans le cadre d'un doctorat qu'ils trouveront généralement la possibilité de maîtriser pleinement les procédures complexes d'une recherche de haut niveau.

Malgré des conditions matérielles de plus en plus difficiles, malgré les sacrifices qui ont dû être consentis, malgré d'indispensables réorientations, — au reste parfois salutaires, — c'est grâce à cette manière de comprendre et de transmettre le savoir que l'Université a su tenir son rang sur la scène régionale et internationale. Affaire de valeurs et de conviction qui, toutes disciplines confondues, continue de rassembler la communauté universitaire autour d'un même idéal intellectuel. Sans cet idéal, sans cet enthousiasme, qui, parmi les jeunes chercheurs des années '70 et '80, aurait accepté d'entreprendre une carrière scientifique si profondément menacée et, parfois, si décriée? Qui aurait accepté de se lancer avec passion dans cette aventure incertaine, n'offrant dans les conditions actuelles aucune garantie de continuité? Beaucoup, après six ou dix ans d'une intense activité scientifique, ont été contraints de renoncer, faute, tout simplement, de moyens; beaucoup sont partis vers des cieux plus cléments, beaucoup ont changé de métier. A ce titre également, la survie de l'Université est liée au maintien d'une recherche de haute qualité, soutenue par une forme d'exigence et par un sens de la liberté en dehors desquels elle perdrait sa signification. Car, faut-il le rappeler, la

recherche, austère et difficile, est également source d'épanouissement et de plaisir: *nulla est homini causa philosophandi*, écrivait saint Augustin, *nisi ut beatus sit...* Ce principe, que l'on dira peut-être désuet, reste pourtant, individuellement et collectivement, la meilleure justification du projet universitaire, la meilleure garantie d'une efficacité bien comprise, d'une éthique donc, qui, aujourd'hui plus que jamais, doit orienter l'Université et les relations, toujours plus nombreuses, qu'elle entretient avec la société.

*

* *

Profondément ébranlée par la crise économique et institutionnelle, mais soutenue par une volonté sans faille d'excellence et d'innovation: telle a été, en manière presque de paradoxe, la recherche à l'Université de Liège au cours des vingt dernières années. Il a fallu, sans jamais renoncer, s'adapter à une situation radicalement nouvelle, s'accommoder de contraintes imprévues, bien éloignées des dividendes attendus de la prospérité: charges d'enseignement et d'encadrement toujours plus lourdes, postes menacés, réduction drastique des possibilités de financement par les grands organismes de recherche, à commencer par le F.N.R.S. et l'I.R.S.I.A.

132

On est d'autant plus impressionné par l'importance et la qualité des résultats obtenus. Impossible de les évoquer tous ici, fût-ce sommairement: sait-on que plus de deux mille sujets de recherche sont aujourd'hui en cours à l'Université? On se convaincra aisément du dynamisme de la recherche à l'Université en parcourant les deux à trois cents pages de bibliographie serrée publiées, chaque année jusque 1981, dans la collection des rapports sur la vie universitaire pendant l'année académique, en parcourant également, depuis 1980, les *Rapports* du conseil de la recherche qui présentent un large panorama des recherches menées au sein de l'*alma mater*⁽¹⁾. Dans tous les domaines du savoir, outre les revues et centres de recherche internationaux qui ont leur siège à l'Université, ce sont aussi de très nombreux colloques et congrès qui ont réuni à Liège des savants du

⁽¹⁾ Dans le domaine des sciences humaines, signalons encore le *Catalogue des publications scientifiques (1970-1990)*, récemment édité par l'Université.

monde entier et qui témoignent de l'importance de l'Université au plus haut niveau de la recherche internationale. De la résonance magnétique nucléaire à l'étude socio-historique des cultures populaires, d'Erasmus à Marguerite Duras, de la pédagogie expérimentale aux mutations de l'atmosphère, de la cancérologie aux civilisations du paléolithique : autant de thèmes de rencontres internationales, autant de moments forts qui révèlent avec éclat le dynamisme et la place de notre institution dans le paysage de la recherche.

On ne saurait, bien sûr, décrire en quelques pages toutes les réalisations, les avancées scientifiques décisives auxquelles ont contribué les recherches menées à l'Université, les nombreuses distinctions scientifiques qui ont récompensé ses chercheurs. Depuis près de quinze ans, le magazine *Liège Université* tente de se faire l'écho, dans la communauté universitaire et dans le grand public, des initiatives et des travaux les plus remarquables. On y renverra volontiers le lecteur désireux d'une plus abondante illustration⁽²⁾. L'essentiel, ici, d'une manière quelque peu générique, est de reconnaître l'importance du chemin parcouru en vingt-cinq ans. Car, à l'aube des années soixante-dix, il n'a pas été simplement question de « faire comme avant », avec seulement moins de moyens : la recherche, par définition, ne peut être rentière de résultats ou d'applications précédemment acquis ; elle repose, au contraire, sur le principe, sur l'exigence permanente de leur dépassement. Faire de la recherche, dans le domaine des sciences de l'homme comme dans celui des sciences de la nature, c'est s'adapter à un environnement intellectuel et méthodologique en constante évolution, c'est apprendre à poser de nouvelles questions, c'est répondre à de nouvelles attentes, à de nouveaux défis.

(2) Signalons également l'existence de quelques publications particulières à certaines facultés ou domaines de recherche. Par exemple : *Apports de Liège au progrès des sciences et des techniques*, Liège, 1981 ; J.F. ANGENOT, *La pharmacie et l'art de guérir au Pays de Liège des origines à nos jours*, Liège, 1983 ; *Centième anniversaire de l'Institut d'électricité Montefiore*, Liège, 1983 ; P.P. PASTORET, G. MEES, M. MAMMERICKX (dir.), *De l'art à la science ou 150 ans de médecine vétérinaire à Cureghem*, Bruxelles, 1986 ; M. TYSENS, F. TILKIN, P. DELBOUILLE, *Les romanistes liégeois. Deux chroniques pour un centenaire*, Liège, 1990 ; R. LEROY, P. MERTENS-FONCK, P. MICHEL, P. MICHEL-MICHOT, *Cent ans de philologie germanique (1890-1990)*, Liège, 1990 ; *Regards sur 175 ans de science à l'Université de Liège 1817-1992*, textes réunis par A.C. BERNES (Centre d'histoire des sciences et des techniques. Université de Liège), Liège, 1992 ; *Sambre et Meuse, chemins de science et de l'humanisme* (contributions e.a. de R. HALLEUX, A.C. BERNES, M.P. GROSJEAN), Bruxelles, 1992.

Le professeur J. Lecomte a bien voulu nous conseiller et nous l'en remercions vivement.

1.3. Les outils, les objets et les méthodes de la recherche

A cet égard, le quart de siècle écoulé depuis la célébration du cent cinquantième anniversaire de l'Université se caractérise par un extraordinaire phénomène d'accélération. La plupart des disciplines, en effet, ont connu une véritable révolution, tant en ce qui concerne les outils que les objets de la recherche. De nouveaux domaines d'investigation se sont ouverts; d'autres ont acquis une importance sans cesse grandissante. Songeons par exemple, dans des univers bien différents, aux développements de la biochimie, de l'électronique, des sciences de la communication ou encore, à la croisée de nombreux domaines d'investigation, des sciences de l'environnement. De nouveaux services, de nouveaux laboratoires et centres de recherche, voire de nouvelles sections ont été créés pour répondre à ces transformations.

Quelques points forts de cette rapide évolution peuvent être mis en évidence. Parmi eux, — on l'a vu ailleurs, — l'introduction de l'informatique à l'Université occupe certainement la première place. En une génération, l'informatique a gagné, de proche en proche, tous les secteurs de la recherche et ses applications se sont multipliées de manière véritablement exponentielle. Au cours des années quatre-vingt, parallèlement au développement du SEGI et de son unité centrale, les progrès extraordinaires réalisés dans le domaine de la micro-informatique élargissent considérablement les applications et les possibilités d'accès à l'outil informatique. Aujourd'hui, il n'est pas un secteur de la recherche qui ne bénéficie des services du SEGI ou, lorsque le recours à la puissance d'un gros ordinateur n'est pas requise, qui ne dispose de son propre matériel informatique.

Les applications scientifiques de l'informatique sont devenues innombrables. Cantonnées à l'origine dans des domaines de recherche strictement mathématiques, elles couvrent maintenant toute l'étendue, tous les aspects de la recherche universitaire. Ainsi, à la pointe des recherches en informatique fondamentale, l'Institut Montefiore a acquis une compétence de premier ordre dans le domaine de l'intelligence artificielle, notamment en orientant ses travaux vers l'étude des systèmes experts et le traitement du langage naturel. Dans le domaine des applications industrielles, l'Institut de mécanique de l'Université se distingue depuis de nombreuses années,

par ses remarquables réalisations en matière de robotique et de conception assistée par ordinateur (CAO). Du côté des géographes, songeons encore, par exemple, au développement de puissants logiciels de cartographie qui ont modifié en profondeur ce domaine de recherches.

Ce ne sont là que quelques illustrations. Mais l'ordinateur n'est pas seulement l'outil privilégié des Facultés des sciences et des sciences appliquées. Très tôt, celle de philosophie et lettres s'est intéressée aux applications de l'informatique dans les sciences humaines. Dès 1961, le L.A.S.L.A. (Laboratoire d'analyse statistique des langues anciennes) lançait un vaste programme de philologie informatisée. En 1973, il s'élargit considérablement et, sous le nom de C.I.P.L. (Centre informatique de philosophie et lettres), se donne pour vocation de coordonner et de promouvoir l'utilisation de l'informatique au sein de l'ensemble de la Faculté. Parmi les nombreuses recherches suscitées par le C.I.P.L. et développées en son sein, on retiendra particulièrement celles qui ont trait à l'enseignement assisté par ordinateur (EAO) et à l'étude socio-démographique des populations des XVIII^e et XIX^e siècles. L'informatique est également devenue indispensable à d'autres praticiens des sciences humaines. Elle fait partie aujourd'hui du bagage méthodologique des économistes, bien sûr, mais aussi des sociologues, des psychologues et des pédagogues. Dans chacun de ces domaines, les chercheurs de l'Université, ont pu, grâce à l'informatique, étendre et parfois renouveler en profondeur leurs moyens d'investigation et de traitement de l'information. L'informatique, outil et objet de recherche. Telle est aujourd'hui son importance, à l'Université, mais aussi dans l'ensemble de la société, que des études de haute tenue scientifique ont été consacrées à l'évaluation des répercussions sociologiques de son apparition, par exemple, dans l'univers de l'entreprise.

Dans un autre registre, mais pour tout chercheur, quelle que soit la discipline à laquelle il appartienne, la révolution informatique signifie également l'élargissement considérable des possibilités de prospection documentaire, tâche essentielle, s'il en est, et qui intervient à toutes les étapes du travail scientifique. Aujourd'hui, l'informatisation progressive des bibliothèques et des unités de documentation, les applications du CD ROM, notamment, et la consultation aisée des

grandes banques de données internationales ont apporté des améliorations sans précédent et qui transforment en profondeur les ressources et les méthodes de la bibliographie.

Le paysage de la recherche bio-médicale fut aussi, cela va sans dire, métamorphosé par l'électronique et l'informatique, plus généralement par les bouleversements technologiques du dernier quart de siècle. Parmi ces très nombreux bouleversements, qui concernent tous les secteurs de la recherche et de la clinique, les pas de géants accomplis dans le domaine de la visualisation et de l'imagerie médicale occupent à l'évidence une place de premier plan. Dès 1972, l'Université décidait de faire l'acquisition d'un cyclotron; en 1975, le premier faisceau de particules était extrait de l'appareil liégeois installé récemment sur le site du Sart Tilman. Depuis, les recherches et les applications développées grâce au cyclotron ont amené une véritable révolution des moyens d'exploration du corps humain. Ainsi, l'unité médicale du cyclotron a-t-elle acquis une compétence hors pair dans ces techniques de pointe que constituent la scintigraphie et la tomographie, notamment du cœur et du cerveau.

Révolution, donc, dans presque tous les domaines du savoir, des techniques d'observation et de traitement de l'information. On ne peut pas ici s'abstenir d'évoquer, d'une manière très générale, le rôle moteur joué par les progrès de l'optique contemporaine et de ses nombreuses applications. Du microscope électronique au télescope de la sonde Giotto, de la biochimie à l'astrophysique, de la numérisation d'images à la vision robotique, des télécommunications optiques à l'imagerie médicale, de la chirurgie laser à la métrologie optique: autant d'espaces de recherche dans lesquels l'Université de Liège s'illustre au premier rang de l'excellence et de l'innovation.

*

* *

Virage technologique et disciplines carrefours. On l'aura compris, les données nouvelles de la recherche ne permettent plus guère aujourd'hui d'accomplir un travail isolé, coupé de réalités intellectuelles, voire institutionnelles et humaines, qui impliquent en même temps de nombreux secteurs du savoir. C'est là une autre des princi-

pales caractéristiques de l'évolution de la recherche depuis vingt-cinq ans : parallèlement à une tendance croissante à la spécialisation, – et le paradoxe n'est ici qu'apparent, – le territoire du scientifique est de plus en plus apparu comme un espace de rencontres et de complémentarités.

De manière très évidente, la rencontre s'est d'abord opérée autour de l'outil. Dans le domaine des sciences naturelles et bio-médicales, notamment, le développement d'une instrumentation de plus en plus sophistiquée et de plus en plus coûteuse exige, à plus forte raison en période de crise économique, des acquisitions en commun, des systèmes rationnels d'utilisation partagée. L'informatique de haute puissance, par exemple, ne peut évidemment se concevoir que dans ce cadre et c'est là le sens même de la création du SEGI. Aujourd'hui, la plupart des équipements de grande technologie ne sont financièrement accessibles que dans la mesure où ils sont utilisés collectivement. Signalons également que cette exigence irréductible de rationalisation et de rentabilisation a conduit à mettre à la disposition du public certains équipements universitaires, de l'ordinateur central, – le plus important de Wallonie, – aux structures d'accueil du centre sportif du Sart-Tilman. C'est encore le cas de la station STARESO de Calvi (Corse), fleuron de notre Université en matière de recherches océanographiques et qui héberge de nombreuses équipes de recherche internationales.

Mais la question, bien sûr, n'est pas qu'économique. Car la mise au point, le développement et l'exploitation des nouveaux outils de la recherche supposent un large éventail de qualifications que l'on trouve rarement réunies dans un seul service, dans un seul domaine de recherche. Ici encore, la place sans cesse grandissante de l'informatique dans la plupart des projets scientifiques est une bonne illustration de ce phénomène de croisement. Songeons encore, par exemple, à nombre des travaux menés au centre de recherche du cyclotron et qui se situent au point de rencontre entre les sciences médicales, la physique nucléaire et l'électronique.

On pourrait à l'envi multiplier les illustrations. Car cette nécessité de dialogue et de collaboration entre les chercheurs n'est évidemment pas seulement déterminée par des contraintes d'ordre technologique,

liées à la complexification des outils de la recherche ou à telles exigences de rationalisation. C'est également, et plus profondément, le renouvellement des objets et des problématiques de recherche qui est à la l'origine d'une telle ouverture. La recherche de pointe, aujourd'hui, est devenue presque nécessairement pluridisciplinaire : aucun scientifique digne de ce nom ne peut vivre dans la tour d'ivoire bien protégée d'une seule méthode, d'un seul mode de pensée, d'un seul ordre de questionnement. Dans cette mesure, l'Université, en réunissant dans un même ensemble toutes les disciplines du savoir, reste le lieu privilégié d'un débat créateur entre diverses manières de comprendre et d'interpréter le monde. Quel que soit le domaine d'application, quel que soit l'objet d'étude, c'est toujours, dans une large mesure, de ce débat que naît la véritable innovation.

La plupart des travaux signalés jusqu'à présent témoignent de cette ouverture pluridisciplinaire de la recherche universitaire. Au renfort de l'illustration, on pourrait encore évoquer les études conduites à l'Institut puis, à partir de 1976, à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation. Reposant sur une étroite collaboration avec la Faculté de médecine, mais nourris également d'un héritage et d'une réflexion « littéraires », de méthodes et de préoccupations qui ne sont pas étrangères à la sociologie voire, pour certains travaux, aux sciences juridiques ou économiques, les remarquables développements contemporains de la recherche en psychologie sont le fruit d'une interrogation largement ouverte à la perspective pluridisciplinaire. De même, à la Faculté de philosophie et lettres, on voit depuis vingt ans se multiplier les tentatives pour faire éclater des frontières intellectuelles qu'une conception traditionnelle et parfois trop rigide de l'érudition avait établies entre les diverses disciplines. Dans leur effort commun pour comprendre l'homme d'hier et d'aujourd'hui dans ses dimensions culturelles ou sociales, philologues, historiens, philosophes et archéologues multiplient les espaces de rencontre, d'échange et de confrontations.

Révolution technologique, renouvellement des objets et des méthodes de recherche, exigence de plus en plus prégnante de la pluridisciplinarité. Il est une autre caractéristique majeure de l'évolution récente des activités de recherche à l'Université: l'ouverture au monde extérieur. C'est là bien sûr, avec l'enseignement et la recherche, l'une des trois missions traditionnelles de l'Université. Depuis sa création en 1817 elle n'y a pas failli. Mais au cours des vingt dernières années, les données du problème se sont modifiées en profondeur. D'une part, sans doute, parce que les attentes de la société à l'égard de l'Université se sont précisées; mais également parce que, sous l'effet de la crise économique et institutionnelle qui débuta vers 1971, l'Université s'est vue contrainte de rechercher de nouvelles sources de financement. Cette situation inédite a conduit l'Université à renforcer considérablement ses liens avec la région et le monde de l'entreprise. Affaire de survie, donc: pour beaucoup de services universitaires, – notamment ceux dont les activités nécessitent un appareillage coûteux, – la rentabilisation financière des recherches et des compétences est devenue la seule issue possible à la compression des budgets. Mais, à l'heure du transfert des technologies, affaire de solidarité bien comprise, également, et manière d'affirmer le rôle indispensable que tient l'Université dans le développement de la région. De nombreux prix prestigieux fondés par des firmes de renom, ont couronné les travaux de nos chercheurs et ont ainsi mis en évidence la prééminence de l'Université de Liège en Wallonie.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail de questions qui seront développées plus loin, dans les pages consacrées au financement de la recherche et au rayonnement de l'*alma mater*. Il faut cependant dès maintenant en considérer certains aspects, tant il est vrai que cette «nouvelle donne» conditionne pour une part l'orientation des recherches menées au sein de l'Université. Beaucoup se sont récriés et ont craint de voir, comme on l'a dit, «sacrifier la recherche fondamentale au bénéfice de la recherche appliquée». Sans doute le risque existe-t-il, mais pas dans tous les domaines de recherche cependant; moins encore à une époque où, sous l'effet du développement technologique, les frontières entre recherche appliquée et recherche fondamentale tendent de plus en plus à s'estomper. Les applications demandées aujourd'hui dans la plupart des secteurs de pointe sont

d'une telle complexité, supposent un tel degré d'approfondissement et de créativité scientifique, qu'elles ne peuvent se concevoir hors du cadre d'une parfaite maîtrise des théories les plus avancées et d'une participation active à leur élaboration.

Dans ce contexte en perpétuelle évolution, l'Université de Liège se distingue par une série de remarquables réalisations. Ainsi en est-il, – et ce ne sont là que quelques exemples, – des recherches pionnières menées dans le cadre du laboratoire de génie génétique, créé dès 1980, ou encore du service d'électroacoustique et d'acoustique appliquée et de l'Institut d'astrophysique. Dans chacun de ces domaines, on sut, en regard des travaux strictement universitaires, trouver des débouchés nouveaux, développer un ensemble d'applications concrètes qui se situent au plus haut niveau d'exigence et de qualité. C'est ainsi que furent créés, à côté des services universitaires, des centres de recherche appliquée et des sociétés commerciales qui permirent de donner à ces applications toute l'extension souhaitable. Ainsi la société EURO-GENTEC, fille du laboratoire de génie génétique, s'est donné pour vocation de développer un ensemble de produits, notamment pharmaceutiques, issus de la recherche en bio-technologie. Le CEDIA (Centre d'étude et de développement en ingénierie acoustique), qui travaille en étroite collaboration avec le milieu industriel tant public que privé, s'est acquis quant à lui une très large notoriété et est en mesure de répondre à toute demande d'étude ou de conception concernant l'acoustique des bâtiments. Dans le secteur des constructions hydrauliques également, l'Université jouit d'une réputation de premier ordre et s'est distinguée par d'importantes interventions, tant en Afrique, qu'en Indonésie ou dans le Golfe persique. Dans un tout autre domaine, songeons encore aux activités de consultance et d'expertise des économistes de l'Université et, par exemple, du Centre international de recherches et d'information en économie publique, sociale et coopérative (C.I.R.I.E.C.). Enfin, L'IAL Space (Institut d'astrophysique de Liège – division spatiale), – devenu tout récemment le CSL (Centre spatial de Liège), – est mondialement connu, notamment pour ses compétences en matière d'équipement optique des satellites qui trouvèrent à s'exprimer brillamment dans le cadre d'une vaste collaboration aux travaux de l'Agence spatiale européenne et des programmes de la fusée Ariane.

On pourrait multiplier de tels exemples d'heureuse association, de féconde complémentarité, entre la recherche universitaire et le monde de l'industrie ou des autres acteurs de la vie économique. On le voit, ces exemples ne concernent pas la seule Faculté des sciences appliquées. Il s'agit là d'un nouveau défi, né de la crise, sans doute, mais s'inscrivant dans une perspective beaucoup plus large, intimement liée aux possibilités de développement à venir de la recherche, et qui, de près ou de loin, touche toutes les branches du savoir. Transfert technologique, qualifications d'expertise, diffusion culturelle : aucune faculté, aucun grand secteur de recherche ne peut aujourd'hui ignorer totalement cet appel et cette exigence.

Il reste cependant que ce vaste « espace d'application » n'est pas uniformément partagé. Il est des domaines de plus lente ou de plus indirecte rentabilité économique. La conjonction recherche et développement, selon l'expression aujourd'hui consacrée, ne se rencontre évidemment pas dans toutes les aventures intellectuelles et, au sein de chaque faculté, s'accomplissent également des travaux dont la portée scientifique, pour importante qu'elle soit, ne trouve pas, – pas immédiatement ou parce que tel n'est pas le propos, – de traduction concrète dans tel secteur de la production. La valeur ou la rentabilité scientifique d'une recherche, c'est une évidence, n'est pas nécessairement dépendante de sa rentabilité économique. Ainsi, quel que soit l'effort d'adaptation accompli par les chercheurs de l'Université au cours des vingt-cinq dernières années, quel que soit le degré de resserrement des liens existant entre le monde de la recherche et la société qui l'entoure, quelle que soit la longueur du chemin qu'il reste encore à parcourir, l'Université garde pour mission de rester un lieu d'indépendance et d'ouverture au possible, un lieu de haute exigence intellectuelle et de libre exploration de la réalité. C'est en cela aussi qu'elle est, pour la ville et la région dans lesquelles elle s'inscrit, un atout majeur de développement et de progrès.

*

* *

«Les chercheurs partent, le cancer reste», annonçait une récente campagne de sensibilisation du groupe «Objectif Recherche», résu-

mant ainsi d'une formule lapidaire les inquiétudes majeures nées des années de crise. Mais la crise, on le sait, correspond, pour la médecine hippocratique, à cette période plus ou moins longue d'acuité qui peut conduire au dépassement et à la guérison des maladies. La qualité et la diversité des recherches menées à l'Université de Liège, leur inscription dans une dynamique tant régionale qu'internationale, sont témoins de la vitalité de l'organisme, de ses capacités de résistance et d'adaptation. Depuis vingt-cinq ans, les chercheurs liégeois n'ont cessé d'apporter les preuves de leur excellence. Ils sont prêts, aujourd'hui, à répondre avec le même enthousiasme et la même détermination aux défis toujours neufs que leur pose une société en perpétuel devenir.